

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

L'HÉROÏNE DE VERCHÈRE

(Traduit de l'anglais de F. Parkman.)

Monsieur l'abbé Baillairgé.

Monsieur l'abbé,

Permettez-moi de glaner dans ce champ si fertile et si parfumé, qui s'appelle "l'histoire du Canada," un épis doré que nos grands historiens nationaux ont laissés tomber de leur gerbe trop pleine, et qui me semble destiné à faire naître et germer dans les nobles cœurs, une foule de pensées généreuses.

Vos lecteurs et lectrices de la "Famille" voudront bien se rappeler que le drame émouvant que je traduis, se passe dans une enceinte palissadée, située à vingt milles en bas de Montréal, sur la rive droite du St-Laurent, et pompeusement appelée alors : "Fort de Verchères."

Pour tout bastion le fort était flanqué d'une grande construction, reliée au corps principal par un chemin couvert, et destinée à servir de retraite aux habitants de Verchères, en cas d'attaque de la part des Iroquois.

Deux ans avant l'évènement dont il s'agit, en 1690, madame de Verchères elle-même avait dû lutter avec sa fille et quelques soldats pour défendre la place contre les mêmes ennemis. On peut voir par là que mademoiselle Madeleine n'en était pas à ses premières armes.

Veillez agréer M. l'abbé, l'assurance de mon profond respect et de ma sincère gratitude.

* *
*

Le matin du 22 octobre 1692, les habitants de Verchères étaient occupés aux travaux des champs, et il ne restait dans le fort que deux soldats, deux jeunes garçons, un vieillard de 80 ans et un grand nombre de femmes et d'enfants. Le seigneur, ancien officier du régiment de Carignan, était à Québec pour affaires, sa femme était à Montréal, et leur fille Madeleine, âgée de 14 ans, se trouvait au bord du fleuve, près du débarcadère, avec son domestique nommé Laviolette.

Tout à coup elle entendit des coups de feu dans la direction du champ où travaillaient les colons, et un instant après, Laviolette s'écria : "Fuyez, mademoiselle, fuyez, voici les Iroquois." Elle se tourna et vit 40 à 50 peaux-rouges à portée de pistolet. Elle-même raconte ainsi le fait : "Je courus au fort me recommandant à la Sainte Vierge. Les Iroquois, qui me poursuivaient, voyant qu'ils ne pouvaient me prendre vivante, s'arrêtèrent et tirèrent sur moi.

"Les balles sifflaient à mes oreilles, et me firent paraître le temps bien long. Aussitôt que je fus assez près pour être entendue, je criai, "aux armes, aux armes" espérant que quel qu'un sortirait et viendrait à mon secours ; mais ce fut en vain. Les deux soldats du fort avaient été saisis d'une si grande frayeur, qu'ils s'étaient cachés dans une maison voisine."

"A la barrière, je trouvai deux femmes pleurant leurs maris qui venaient d'être tués ; je les fis entrer et je fermai la bar-

rière. Je songeai alors à ce que je pourrais faire pour sauver ma vie et celle des personnes qui m'accompagnaient.

“ J'allai inspecter le fort, et je m'aperçus que plusieurs palissades étaient tombées et laissaient des ouvertures par lesquelles l'ennemi pouvait facilement entrer. Je donnai ordre de relever ces palissades et j'aidai moi même à porter les matériaux nécessaires. Quand les brèches furent réparées. J'allai à l'arsenal, et là je trouvai les deux soldats : l'un, blotti dans un coin ; l'autre, tenant dans sa main une allumette enflammée. Qu'allez-vous faire de cette allumette, lui demandai-je ? Il répondit : “ Mettre le feu à la poudre et nous faire sauter. ”

“ Vous êtes un misérable lâche, lui dis-je, sortez d'ici ! je parlais si résolument qu'il fut forcé d'obéir. J'enlevai alors mon chapeau et après avoir mis un casque et pris un fusil, je dis à mes deux frères : “ Battons-nous jusqu'à la mort, nous défendons notre pays et notre religion. Rappelez-vous ce que vous a enseigné notre père ; que les gentilshommes sont nés pour répandre leur sang pour Dieu et pour le roi. ”

Alors les jeunes de Verchères (ils étaient âgés respectivement de 12 et de 10 ans) aidés par les soldats à qui ces mots avaient rendu le courage, se mirent à tirer à travers les meurtrières, sur les sauvages ; ceux-ci ignorant la faiblesse de la garnison, montrèrent leur répugnance habituelle à attaquer une place fortifiée, et s'occupèrent à chasser et à massacrer les hommes qui travaillaient dans les champs voisins.

Madeleine ordonna de tirer le canon, tant pour empêcher l'ennemi de les prendre d'assaut, que pour avertir quelques-uns des soldats qui chassaient à quelque distance du Fort.

Pendant ce temps, les femmes et les enfants criaient et pleuraient sans interruption. Soudain on aperçut un canot qui s'approchait de la côte ; il était monté par un colon nommé Fontaine, qui essayait de parvenir au fort avec toute sa fa-

mille. Les Iroquois étaient encore dans les environs, et Madeleine craignit que les nouveaux venus ne fussent tués, si rien n'était fait pour les avertir.

Elle fit appel à ses soldats, mais le courage leur manquait. "Alors, comme elle le raconte elle-même, après avoir confié à Laviolette la garde de la barrière, elle se rendit seule au débarcadère." Je crus, dit-elle, que les sauvages supposaient que c'était là une ruse, pour les attirer près du fort, afin de faire une sortie contre eux ; ils le pensèrent en effet ; ce qui me permit de sauver la famille Fontaine.

Quand ils furent tous à terre, je les fis marcher devant moi, en pleine vue de l'ennemi. Nous avions l'air tellement rassurés, qu'ils crurent avoir plus à craindre que nous ; encouragée par ce renfort, j'ordonnai de tirer sur l'ennemi en quelque endroit qu'il parût.

"Après le coucher du soleil, une violente brise du nord-est s'éleva accompagnée de neige et de grêle, et nous comprîmes que nous allions avoir une terrible nuit. Durant tout ce temps les Iroquois rôdaient autour de nous, et je jugeai par leurs mouvements, qu'au lieu d'être découragés par la tempête, ils avaient l'intention de profiter des ténèbres pour escalader le fort ; j'assemblai toutes mes troupes, c'est-à-dire, six personnes et je leur parlai ainsi. "Dieu nous a sauvés aujourd'hui des mains de nos ennemis mais nous devons prendre garde de ne pas tomber cette nuit dans leurs pièges, quant à moi, je vous montrerai que je n'ai pas peur, je défendrai le fort avec un vieillard de 80 et un homme qui n'a jamais manié un fusil ; vous Pierre Fontaine, avec La Bonté et Gachet, (nos deux soldats) vous irez à l'arsenal avec les femmes et les enfants, parce que c'est la plus forte place ; et si je suis prise, ne vous rendez pas, quand je serais taillée en morceaux et brûlée à vos yeux.

Si peu que vous vous défendiez, dans l'arsenal, l'ennemi ne peut vous prendre. Je plaçai mes jeunes frères sur deux des bastions, le vieillard sur le troisième, je m'installai sur le quatrième, et toute la nuit malgré le vent, la neige et la grêle, les cris de " tout va bien " furent entendus du fort à l'arsenal et de l'arsenal au fort. On aurait cru que la place était pleine de soldats ; les Iroquois le pensèrent et furent complètement mystifiés, comme ils l'avonèrent plus tard à M. de Callières, auquel ils dirent qu'ils avaient tenu conseil pour arrêter un plan d'attaque nocturne, mais qu'ils n'en avaient rien fait, parceque la place était trop bien gardée.

" Vers une heure du matin, la sentinelle vers le bastion voisin de la barrière, s'écria : " Mademoiselle, j'entends quelque chose. " J'allai voir ce que c'était et à l'aide de la neige, qui couvrait le terrain, je pus voir à travers les ténèbres un troupeau de bétail, misérables restes de la boucherie des Iroquois.

" Quelques hommes du fort voulurent ouvrir la barrière pour laisser entrer ces animaux, mais je leur dis aussitôt : " Dieu nous en garde ! Vous ne connaissez pas tous les tours des sauvages : sans doute, ils suivent les bestiaux, couverts de peaux de bêtes afin d'entrer dans le fort, au cas où nous serions assez simples pour leur ouvrir les portes.

" Néanmoins, après avoir pris des précautions, je crus que l'on pourrait ouvrir sans risque. Mes deux frères reçurent ordre de se tenir prêts avec leurs fusils armés, en cas de surprise et l'on laissa entrer le troupeau.

A la fin, le jour reparut, et nos inquiétudes semblèrent se dissiper avec les ténèbres. Tout le monde reprit courage, à l'exception de Marguerite, la femme du sieur Fontaine ; la pauvre femme, extrêmement timide, comme le sont au reste, toutes les parisiennes, demandait à son mari de la conduire à un autre fort... Il lui répondit :

“ Je n'abandonnerai jamais ce fort, tant que Melle Madelon (Madelaine) y sera ”.

Je lui dis que moi-même je ne l'abandonnerais jamais, que je mourrais plutôt que de le donner aux ennemis, et qu'il était de la plus haute importance que les sauvages ne prissent jamais possession d'un fort français parce que s'ils en prenaient un une fois, ils croiraient pouvoir en prendre d'autres et deviendraient ainsi plus hardis que jamais.

Je puis dire en toute vérité que je n'ai ni mangé, ni dormi pendant 48 heures, et que, pendant ce temps je n'entrai pas une seule fois dans la maison de mon père, mais je restai toujours sur le bastion, tout en me rendant parfois à l'arsenal, pour voir comment mes gens se conduisaient.

Je conservai toujours une figure gaie et souriante, et j'encourageais ma petite compagnie par l'espoir d'un prompt secours.

Nous passâmes ainsi une semaine dans de continuelles alarmes car l'ennemi rôdait toujours autour de nous. Enfin M. de la Monnerie, lieutenant du roi, envoyé par M. de Callières, arriva durant la nuit avec 40 hommes.

Comme il ignorait si le fort était pris ou non, il s'en approcha aussi doucement que possible.

Une de nos sentinelles, entendant un léger bruit, cria “ qui vive ”. En ce moment, j'étais assoupie, la tête appuyée sur une table, et mon fusil dans les bras.

La sentinelle me dit qu'elle avait entendu une voix du côté de la rivière. Je me rendis de suite au bastion pour voir si c'était des Français ou des Indiens.

Je demandai “ qui êtes-vous ” ? L'un d'eux répondit : “ Nous sommes des Français, c'est La Monnerie qui vient à votre secours. ”

Je donnai ordre d'ouvrir la barrière, j'y plaçai une sentinelle et j'allai à la rivière pour rencontrer les nouveaux venus.

Dès que j'aperçus M. de la Monnerie, je le saluai en disant. " Monsieur, je vous rends mes armes. " Il répondit gaillardement : " Mademoiselle, elles sont entre bonnes mains " " Meilleures que vous ne le croyez, répondez-j' ! "

Il inspecta le fort, trouva tout en bon ordre, et vit une sentinelle placée sur chaque bastion.

" Il est temps de les faire reposer, Monsieur, lui dis-je, en les montrant de la main, nous n'avons pas quitté nos bastions depuis huit jours. "

EPILOGUE

Après avoir lu le récit de cet acte héroïque, on ne peut s'empêcher d'admirer cette jeune fille de 14 ans, qui sait si bien allier sa tendre dévotion à la Ste Vierge, avec une bravoure digne d'une compatriote d'origine de la sainte et vaillante pucelle d'Orléans, Jeanne d'Arc. Quand on songe que ce dévouement ne fut pas isolé, et que d'autres nobles dames, comme les seigneuses de Tilly eurent aussi à faire le coup de feu contre l'ennemi ; on ne s'étonne pas qu'un petit peuple, dont les femmes ne sont pas moins courageuses que les hommes, ait pu braver tant d'orages sans jamais fléchir.

Ce qui me frappe surtout, moi, petite fillette, c'est le contraste que l'on est forcé d'établir entre l'héroïne et les jeunes filles de nos jours qui ne comptent que 14 ou 15 printemps ; je me demande si nous aurions le courage de tenir tête à de barbares Iroquois, nous qui sommes parfois si faibles en face d'un de-

voir quelconque à remplir. Quoiqu'il en soit, je ne cache pas mon admiration et mon enthousiasme pour nos glorieux ancêtres, et si j'entretiens un profond respect pour la patrie de notre gracieuse Souveraine et Reine, dont le drapeau nous protège si puissamment, je réserve une affection toute cordiale pour la patrie de St-Louis et de Jeanne d'Arc, et je suis bien certaine qu'aucune lectrice de la " Famille " ne m'en fera un crime.

Dieu bénisse la bien aimée patrie de notre Madeleine de Verchères, la perle des canadiennes du 17^e siècle.

Corinne. — Couvent de N. Dame du S. C.

Ottawa, mai 1891

Travailler à propager notre revue la *Famille*, c'est travailler à une bonne œuvre.

* *
*

Les catholiques ne font pas toujours assez d'efforts pour encourager les publications catholiques.

* *
*

Plusieurs bonnes publications n'ont pas tout l'intérêt désirable, parce qu'elles n'ont pas assez d'abonnés.

* *
*

Avez-vous commencé à vous *monter* une bibliothèque d'ouvrages canadiens ?

* *
*

N. B. — Corrigez la pagination des 8 pages suivantes.

CONSECRATION DE L'ÉGLISE DE SAINT-LIN.

Nous avons eu le plaisir d'assister à cette belle fête.

Nous en avons rapporté le plus agréable souvenir.

Le nouveau temple a vu toute la pompe des cérémonies religieuses.

Grand concours de peuple, plus de 70 prêtres, Mgr. Lerrain, de Pontiac, Mgr. Racine, de Sherbrooke, Mgr. Moreau, de St-Hyacinthe, et l'archevêque de Montréal, Mgr. Fabre.

Nous avons beaucoup admiré l'organisation. Rien ne se faisait attendre et tout se faisait sans bruit et sans précipitation.

Un vent violent qui soufflait du nord n'empêcha pas la procession aux flambeaux, au son de la fanfare, s'il vous plaît. Il faisait froid passablement, mais le feu d'artifice et l'illumination nous en distraient.

Le Rév. M. Rouleau, du Petit-Séminaire de Ste-Thérèse, a parlé avec entrain et hauteur d'idées sur les sentiments que les fêtes de ce genre doivent faire naître dans le cœur du chrétien.

La procession des reliques, destinées aux autels, du couvent à l'église, avait quelque chose de réellement impressionnant.

Les Religieuses et les Dames de St-Lin avaient organisé au couvent un banquet de première classe. Un petit oiseau que l'on a dit être sorti d'une cage improvisée et dissimulée dans le pain de savoie de la table d'honneur, égaya l'assemblée.

L'église de St-Lin est sans contredit très belle ; c'est du *roman* avec une décoration à la moderne. Les diverses parties se suivent bien et il y a de l'unité dans l'ensemble. Le chœur est original. Le tableau central, glorification de St. Lin, par M. l'abbé Rioux, est frappant. Les peintures de l'église sont des antiquités dont plusieurs ont une grande valeur artistique.

Cette église, quant à l'intérieur, fait donc honneur à MM. Mesnard et Perreault. Quant à l'extérieur, il est distingué. Nous

remarquerons cependant en général sur les églises de ces Messieurs que les façades et les tours se ressemblent trop.

Revenons à St-Lin. Nous avons remarqué avec plaisir que tout le monde chante dans l'église, c'est d'un très bel effet.

Monseigneur Fabre, dans sa réponse à l'adresse de Monsieur le Maire, fit remarquer que tous les anciens curés de St-Lin étaient présents. Il fit une large distribution de félicitations bien méritées.

Monsieur le curé Proulx, Monsieur le desservant Payette, Monsieur le vicaire Lavallée, le Comité d'organisation, et tous les habitants de Saint-Lin ont donc à se féliciter grandement des résultats obtenus.

F. A. B.

L'œuf du Fakir. — Merveilles d'équilibre.

On place un œuf sur l'ongle de l'index levé en l'air et il s'y tient en équilibre.

On frotte une bouteille, un verre, le bord d'une assiette, la partie quelconque d'une glace, d'une porte, etc.

On pose délicatement l'œuf sur la partie frottée et il y adhère immédiatement.

On peut également le faire danser dans un verre.

Une petite boulette de cire blanche collée au milieu d'un œuf vidé, suffit pour opérer ces prodiges multiples.

ABEL CEPAR.

Devant les magasins de la rue St-Jean, de Québec

Ici, à droite, des marchands ; là, à gauche, des marchands ; en avant, des marchands ; en arrière, des marchands.

C'est-à-dire :

Des pharmaciens chez qui l'on vend des cigares et du sa-

von ; des épiciers chez qui l'on débite des médecines brevetées ; des tailleurs qui font pour vous des habits qui iraient bien à votre voisin.

Dans ces temples du commerce s'agite et se trémousse la cohue de la "*Société de Fermeture de bonne heure des magasins.*"

Voici un libraire (Octave Crémazie). Au moins celui ci ne se contente pas de vendre des livres, il en fait et de bien beaux.

" Nous avons conservé le brillant héritage,
 " Légué par nos aïeux, pur de tout alliage,
 " Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin."

Dans ces librairies il y a une foule de romans ; les meilleurs ne valent pas grand'chose.

Dr. H. LARUE

La jeune Adèle écrit une lettre de félicitations à son oncle :

— Pourquoi écris tu en caractère si gros ?

— C'est que mon oncle est sourd !

*
 * * *

Une dame disait, l'autre jour, au très mondain Barbenbois :
 N'est-ce pas, cher monsieur, qu'il y a des femmes laides qui savent pourtant se faire aimer ?

— Certainement, madame. Quand il n'y aurait que vous !

*
 * * *

Vouloir des amis sans défauts, c'est ne vouloir aimer per-
 sonnes.

De SACY.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CA-
 NADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
 Franc de port.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE X

On la laissa aller sans la rappeler ni la suivre, ce dont elle avait quelque crainte. La maîtresse avait bien vu sans doute tout ce qui s'était passé entre elle et Ernestine, mais sentant que c'était trop tôt pour faire acte d'autorité, elle dissimula et continua de parler tranquillement à sa compagne tout comme si elle ne se fût pas aperçue du départ d'Augustine. Cette dernière était dans un véritable accès de fureur quand elle atteignit l'infirmerie. Mais le spectacle qu'elle rencontra accomplit en elle une révolution subite. Tremblante et épouvantée elle se blottit dans un coin reculé de la pièce d'où, la figure pâle et l'œil dilaté, elle suivit les péripéties de la scène qui se déroulait en ce moment.

Gabrielle était mourante. Elle était entrée en agonie ce soir-là, même quelques minutes seulement après le départ d'Augustine pour la salle commune. Heureusement elle s'était confessée et avait communiqué la veille, et le matin même, à sa demande, elle avait eu une nouvelle entrevue avec l'aumônier qui était le directeur de sa conscience. Ce qui s'était passé pendant cette demi-heure qu'il resta auprès du lit de la mourante Dieu seul le sait, mais il y avait des larmes dans les yeux du vieillard quand, répondant au regard inquiet de la première maîtresse qui l'attendait en dehors de l'infirmerie, il lui dit :

Oui, oui, c'est la fin. J'aurais voulu pouvoir rester auprès d'elle jusqu'au bout.

Et ne le pourrez-vous pas, demanda la maîtresse avec anxiété ? Je crains qu'elle n'ait encore à soutenir de terribles combats, et je les redoute plus que je ne saurais le dire.

Non, non, ne craignez pas, se hâta-t-il de répondre. Dieu certainement n'abandonnera pas une âme pour qui il a tant fait déjà. D'ailleurs autant que je puis voir sa fin sera paisible. Néanmoins j'aurais désiré pouvoir demeurer, mais on m'attend à Lambeth, où un malade, dans un besoin beaucoup plus pressant, réclame les soins de mon ministère. Quant à celle-ci, sans parler de sa longue et ardente préparation pour cette dernière heure, elle aura toute la communauté qui priera pour elle.

Il allait quitter la chambre mais se retournant encore, il ajouta :

Je suppose qu'il y aura toujours auprès d'elle quelques secours pour prier ; et le plus vous serez sera le mieux.

Sr. M. de St. Anselme s'inclina en signe d'assentiment et retourna à l'infirmerie. La pauvre malade la regarda et lui dit d'une voix douce et tranquille :

Mère, je suis heureuse maintenant, mais le père m'a dit que vous restiez auprès de moi pour prier.

Certainement, ma chère enfant, dit la bonne religieuse en s'age-

noullant à l'instant. Y-a-t-il quelque prière spéciale que vous désirez que je fasse pour vous ?

Oui, mère, je veux que vous répétiez pour moi l'acte de contrition. Sr. M. de St. Anselme fit le signe de la croix et, d'une voix grave et posée, commença la formule ordinaire de l'acte de contrition ; mais Gabrielle leva la main et l'arrêta en disant :

Non, mère, pas celle-là ; dites la courte formule que nous avons apprise à la retraite. De plus, Mère, dites-la, s'il vous plaît, bien, bien lentement, car je dois la redire après vous et ma respiration pénible ne me permet pas d'aller si vite.

Sr. M. de St. Anselme recommença très lentement, à ce qu'elle croyait, mais Gabrielle l'arrêta encore en lui disant d'une voix suppliante.

O ma mère, c'est encore trop vite. S'il vous plaît, de cette façon : et d'une voix basse et faible, en laissant une seconde entre chaque mot, elle dit avec effort : O mon Dieu, j'ai regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes si bon.

Sr. M. de St. Anselme reprit la formule, et pendant deux longues heures, à genoux, elle la répéta et la recommença sans cesse. Chaque fois que la religieuse s'arrêtait pour respirer ou qu'accidentellement elle changeait la forme de la prière, Gabrielle tournait vers elle son regard anxieux et suppliant et disait : Priez, mère : toujours la même prière s'il vous plaît.

A midi, Sr. M. de Ste. Agnès vint relever la première maîtresse auprès de la pauvre invalide. En partant Sr. M. de Ste. Anselme lui dit tout bas à l'oreille que la malade ne voulait pas d'autre prière que la formule spéciale de l'acte de contrition, telle qu'apprise pendant la retraite, prière que l'infirmière recommença aussitôt. Mais elle ne l'avait pas répétée deux fois que Gabrielle l'arrêta pour renouveler les recommandations faites à Sr. M. de St. Anselme. Sr. M. de Ste. Agnès obéit et pendant encore deux heures recommença encore et encore l'éternelle formule comme avait fait la première maîtresse. Et puis une autre reprit la tâche, et une autre encore, et ainsi pendant tout le jour, et ainsi jusqu'au soir, car quoiqu'il fût évident que la mort approchait, elle ne venait pourtant qu'à pas lents et Gabrielle ne paraissait pas tranquille que lorsque ces courtes et simples paroles de repentir résonnaient à son oreille. Cependant au moment où Augustine rentrait à l'infirmierie, une nouvelle crise venait de se déclarer, et il était évident, même à l'œil inexpérimenté de cette dernière que c'était le dernier combat. Le matin elle avait vu Gabrielle étendue, souffrante, mais tranquille dans son lit, maintenant elle la retrouvait assise, maintenue presque dans la position verticale par des monceaux d'oreillers, haletante, et semblant rendre, à chaque respiration, le dernier soupir. De larges gouttes de sueur perlaient à son front, son bonnet était tombé et les mèches courtes et grisonnantes de ses cheveux retombaient en désordre sur ses tempes fiévreuses tandis que ses yeux hagards, déjà obscurcis

par les ombres de la mort, erraient çà et là avec anxiété, se fixant tantôt dans un coin de la pièce, tantôt dans un autre, comme à la recherche d'un visiteur attendu. D'une main elle serrait convulsivement un crucifix et de l'autre un cierge qui achevait de se consumer. Tout près d'elle, à genoux, était la jeune infirmière et un peu plus loin, pareillement à genoux, deux ou trois sœurs. Le silence solennel de l'appartement n'était troublé que par la voix douce et grave de Sr. M. de Ste. Agnès, qui selon le désir de sa patiente, répétait toujours la courte et simple mais sublime prière qui semblait perdre sa monotonie par la ferveur toujours nouvelle avec laquelle la religieuse la répétait sans cesse : O mon Dieu, j'ai regretté de vous avoir offensé parce que vous êtes si bon.

Soudain Gabrielle tressaillit vivement et promena ses yeux grands ouverts autour de l'appartement avec un regard qui glaça d'épouvante le cœur d'Augustine. Alors rejetant en arrière ses cheveux en désordre, elle joignit sur sa poitrine ses mains tremblantes et s'écria d'une voix qui semblait sortir d'un tombeau : Mère, il est ici ; je savais bien qu'il viendrait. Maintenant priez, priez, et ne craignez rien car je le vaincrai.

Sr. M. de Ste. Agnès fit signe à Clara d'aller chercher la supérieure et la première maîtresse ainsi que d'autres sœurs, et avec une nouvelle ferveur, recommença sa prière. Quelques minutes après, la Supérieure entra avec Sr. M. de St. Anselme, mais la mourante ne parut pas les remarquer. Ses yeux étaient fixés sur un objet invisible pour toutes les autres, mais qu'elle semblait apercevoir même sous une forme sensible au pied de son lit, et une sueur abondante baignait son visage sur lequel descendait de plus en plus épaisses les ombres de la mort.

Jésus ! Marie ! répéta Sr. M. de St. Anselme en jetant de l'eau bénite sur la mourante.

Très bien, murmura cette dernière, très bien ; priez, priez, et vous verrez bien que je le vaincrai !

Les sœurs échangèrent un regard d'anxiété et de terreur, et la Supérieure commença aussitôt les prières des agonisants auxquelles répondirent à mi-voix les autres religieuses.

Suivit alors une longue demi heure d'attente silencieuse, durant laquelle se livrait apparemment dans l'âme de Gabrielle un effrayable combat. Quelle était la nature de cette lutte, personne à coup sûr n'aurait pu le dire ; cependant vraisemblablement, le démon, voyant tout autre moyen inutile, s'efforçait de la jeter dans le désespoir en énumérant devant elle les fautes qu'elle avait commises. En effet de temps en temps elle rompait l'effrayant silence qui régnait et s'écriait avec exaltation :

Oui, c'est vrai, j'ai fait cela, je le sais : oui, et cela aussi, mais j'ai tout confessé et il y a longtemps que j'en ai obtenu le pardon.

Jésus ! Marie ! Jésus ! Marie ! répétait la maîtresse en se penchant sur la mourante et en essuyant la sueur qui coulait à flots sur

sa figure convulsée par la terreur. Gabrielle, ma pauvre enfant, continua-t-elle, ne craignez pas ; Jésus et Marie sont avec vous, ils ne vous abandonneront pas. Personne ne peut vous nuire tant qu'ils vous gardent.

La pauvre créature tourna vers la sœur un regard plein d'angoisse. Oui, Mère, je le sais, dit-elle d'une voix enrouée, mais continuez à prier tout de même, car " Lui " aussi est ici. Néanmoins, Mère, ne craignez pas, car je vais triompher encore une fois.

APPRECIATIONS DIVERSES La Littérature au Canada en 1890

M. Baillairgé a eu la heureuse et féconde idée.

Ce volume porte pour épigraphe : *Première année* ; il est aussi à désirer qu'il poursuive son cours dans les années à venir.

Quel immense intérêt ne prendrait pas un tel recueil après dix ans, quinze ans de publication ! Que de brochures d'actualité sont oubliées aussitôt que produites, et qui après quelques années seulement sont recherchées avec avidité — et sont déjà presque introuvables — pour les renseignements qu'elles contiennent. Ne sait-on pas que ces éphémérides des événements actuels sont des jalons que devra suivre plus tard l'his-

torien de notre nationalité ? Les bases de l'histoire d'un peuple reposent autant et peut-être davantage dans la brochure que dans les feuilles quotidiennes ; parce que les brochures sont davantage mûries, pesées, appliquées à l'ensemble d'un événement, tandis que la feuille quotidienne ne donne le plus souvent les renseignements, les appréciations que par bribes, suivant l'émotion et la passion de chaque jour.

Et le volume ? Le volume est lui-même une partie de la trame sur laquelle se tisse notre littérature, lorsqu'il ne constitue pas une page de notre histoire. Nous souhaitons que M. Baillairgé poursuive longtemps sa précieuse entreprise, et dans ce but, nous nous permettons de lui soumettre quelques suggestions.

Et tout d'abord qu'il rentre dans ses

fonds. Et sur ce, c'est aux lecteurs à répondre. Que tout lettré capable de tenir une plume se procure sans délai ce petit volume.

Que l'auteur ménage ses pages en faisant des incursions dans le passé, qu'il s'en tienne uniquement aux productions du jour, qui dans l'avenir deviendront le passé. Peut-être pourrait-il aussi écarter les productions anglaises qui, en littérature se maient toujours difficilement à celles de notre belle langue.

Enfin nous désirerions que l'auteur au lieu de prendre les appréciations des journaux, ne nous donnât que les siennes propres. Car le plus souvent ces critiques et appréciations des journaux sont à peu près vaines, on veut payer par des compliments, justes ou non, l'attention de l'auteur qui nous a adressé tel

volume.

Le Naturaliste Canadien.

Compilation fort intelligente de critiques littéraires. C'est comme l'annuaire de la littérature canadienne, pour 1890, ce livre est à ce titre particulièrement précieux.

L'Association.

Grâce au travail de l'abbé Baillargé, chacun peut, d'un coup d'œil rapide, se rendre compte des œuvres canadiennes nouvellement parues et propres à intéresser.

Nous souhaitons que l'auteur publie désormais chaque année un recueil du même genre ; ce sera là un travail impécieux pour les érudits français qui s'occupent de l'étude de notre histoire.

PARIS-CANADA.

301/2